

Le Théâtre des Cuisines et *les Décrocheurs de rêves*

Véronique O'Leary

Numéro 113 (4), 2004

Théâtre d'intervention

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

O'Leary, V. (2004). Compte rendu de [Le Théâtre des Cuisines et *les Décrocheurs de rêves*]. *Jeu*, (113), 97–103.

Le Théâtre des Cuisines et les *Décrocheurs de rêves*

On dit que nous sommes faits à l'image de Dieu. On ne sait pas s'il a une grande barbe, mais on sait qu'il est créateur.

Kim Yaroshevskaya, marraine de la campagne de financement pour *les Décrocheurs de rêves*



En 1998, je demeurais la seule des cofondatrices du Théâtre des Cuisines, et désormais je résidais, animais des ateliers et créais dans le Bas-du-Fleuve depuis une dizaine d'années. Mais je sentais la nécessité de travailler avec des gens de la région, dans l'approche que nous avons toujours privilégiée : la création avec des personnes ayant peu ou pas accès au théâtre, en raison de l'éloignement géographique ou socioculturel.

Cette année-là marque le 50^e anniversaire de *Refus global*. Grande couverture dans les médias. De riches articles et documentaires sur les artistes signataires et sur cette époque nourrissent ma réflexion. On y parle surtout du passé. Or, j'assiste dans ma région à ce que

je sens comme une forme de refus global contemporain : le taux de décrochage scolaire frôle les 40 % dans le Bas-du-Fleuve et la Gaspésie. Bien des jeunes refusent l'école et la société qu'on leur propose. Je les comprends et ne peux m'empêcher d'identifier leur révolte à celle de mon adolescence. Quelques-uns sont dans une école de raccrochage, le Grand Défi, ici à Rimouski. Après avoir animé un atelier « Artistes à l'école » dans cet établissement très ouvert et dynamique pour les « *rejects* du régulier », je propose à la direction un projet fou, qui ferait le lien entre l'esprit de *Refus global* et ces jeunes : il s'agirait de créer avec eux un spectacle sur leur rébellion et de le présenter dans la cathédrale de Rimouski. Plein de paradoxes sous-tendent cette proposition : entre ce lieu et ces jeunes, qui d'ailleurs pour la plupart n'ont jamais mis les pieds dans une église ; entre la cathédrale et le manifeste du *Refus global* s'opposant au clergé et au grand Capital ; entre la cathédrale et le Théâtre des Cuisines, première troupe féministe au Québec, qui de plus a produit la lecture-spectacle des *Fées ont soif* de Denise Boucher lors de la visite du Pape à Montréal... Pour obtenir l'autorisation de l'archevêché d'utiliser la cathédrale, j'avais d'ailleurs fourni un bref historique de notre troupe et de ses productions, et aussi mentionné *Refus global*, histoire de ne pas passer sous silence notre démarche. « Les cathédrales n'ont-elles pas aussi été un lieu de refuge pour les exclus ? » rappelais-je.

L'école et son équipe acceptent avec enthousiasme le projet

Au printemps 1999 commence l'aventure, riche en rebondissements, chocs et émotions en tout genre. Une subvention de Patrimoine canadien permet à notre équipe d'établir les premiers contacts avec les jeunes dans plusieurs ateliers : chant avec Sylvie Ouellet, musique avec Annie Beaulieu, toute jeune organiste, communication-vidéo avec Louise Voyer, images et scénographie avec Manon Choinière, jeux théâtraux et écriture avec moi. Ils choisissent les thèmes, et je leur propose des chemins pour les aborder, particulièrement par le corps. À l'automne se crée une première équipe d'une douzaine de jeunes de 15 à 19 ans pour deux rencontres par semaine. Mais plusieurs vont décrocher rapidement, surtout des gars. L'approche corporelle est insupportable pour certains qui ont vécu humiliations et sévices dans leur chair. Ces ados ostensiblement en costume, cheveux en iroquois, anneaux partout, ont le corps et le cœur blessés. Ce sont les émotions à fleur de peau qui dirigent leur vie. Il nous faut sans arrêt réajuster l'approche, parler, faire des mises au point, déjouer les chantages affectifs, accepter d'être souvent désemparées : leur souffrance et leur colère nous frappent au cœur, tandis que leur inertie et leur désespoir exacerbent notre sentiment d'impuissance. Comment prendre

une juste distance et ne pas se noyer dans la vague immense de leur cri ? Comment rassembler dans la création toute cette énergie éclatée ? Je constaterai que, contrairement aux artistes de *Refus global*, leur révolte n'est pas organisée et bien peu canalisée. Plusieurs toutefois jouent d'un instrument, écrivent des poèmes, qui nourriront la création, ou font de la peinture, mais individuellement et sans recevoir d'outil concret de leur environnement social et familial. Grande richesse, donc, et en même temps grande fragilité. Heureusement, les professeurs de l'école épaulent notre équipe quand ça dérape trop dans les divers ateliers : conflits entre certains jeunes, histoires d'amour douloureuses, peur et rage de retourner au centre-jeunesse, crise avec les parents, lendemains de brosse ou de *trip de dope*, provocations, découragement, en fait, l'adolescence, très, très à vif. Mais comment décrire notre joie quand l'un ou l'autre « s'éclate », se dépasse dans un jeu, sous un masque, dans un texte, et que tout le groupe sent alors que « quelque chose » vient de se passer, là, entre nous ?



Le 4 mai 2000, devant la cathédrale de Rimouski, les jeunes comédiens des *Décrocheurs de rêves*, mis en scène par Véronique O'Leary (Théâtre des Cuisines).
Photo : Renée Corriveau.



Répétition des *Décrocheurs de rêves* du Théâtre des Cuisines à la cathédrale de Rimouski, en mai 2000. Sur la photo : Isabelle Dionne, Karine Blanchet, Jolianne Lepage-Rioux, Isabelle Bélanger, Roxanne Lambert et Guillaume Dionne. Photo : Renée Corriveau.

À l'hiver 2000, je leur propose un premier scénario, composé en grande partie de leurs textes, puis une deuxième version. Les répétitions commencent, souvent dans divers lieux que je choisis pour leur beauté, comme le Musée régional de Rimouski ou la cathédrale, qui nous appartiennent peu à peu magnifiquement pendant quelques heures. Il faudra un certain temps pour que les jeunes s'approprient l'espace de la cathédrale. D'abord, il y aura la gêne, puis des plaisirs délinquants (sacrer dans les micros !). Cela viendra peu à peu, après des jeux dans tout l'espace – les allées, les bancs, le chœur – et des moments d'écriture alors qu'Annie Beaulieu fait vibrer l'orgue, les surprend et les touche avec Bach, Pink Floyd. Ils apportent leurs guitares électriques et jouent leurs propres pièces. Annie composera de la musique sur leurs textes.

Mais d'autres jeunes encore décrochent, et de l'école et du projet-théâtre. Il faut refaire l'équipe. Finalement, il y aura cinq filles et un seul gars de l'école. Se joint à nous un jeune adulte de 29 ans, comédien autodidacte, qui a bien connu le décrochage, la délinquance, et qui a déjà fait du théâtre : il donne courage aux plus jeunes. Jusqu'à la veille de la générale, les menaces de décrochage seront là... ; drames et larmes, au rendez-vous. Pourtant, malgré cette perpétuelle incertitude épuisante, je nous sens tous portés par ce projet et, malgré le chaos apparent, je pressens qu'ils iront jusqu'au bout.

Les miracles n'arrivent jamais seuls, surtout pour une cathédrale: en mai, nous recevrons *in extremis* l'aide de plusieurs ministères du Québec pour mener à bien le projet et, plus grand miracle encore, tous les jeunes « décrocheurs » sont là pour les quatre représentations: l'espace théâtral, soit le chœur et une partie des bancs, est plein chaque soir d'un public tout à l'écoute et très ému. Dans la cathédrale, lieu théâtral par définition, magnifiquement éclairée par Manon Choinière, après une toccata de Bach, retentissent des extraits de *Refus global* que les jeunes se sont appropriés et, enfin, leurs propres mots à eux. C'est aussi leurs corps qui seront vus, leurs paroles entendues, sur ce dont on parle et on rêve à l'adolescence... et toute notre vie: la vie, la mort, très présente, le suicide, la peur, le désir, l'amour, la *dope*, les parents déchirés qui les déchirent, leur espoir d'un monde où la performance et l'argent ne seraient pas les valeurs suprêmes, un monde où la musique serait là au quotidien.

Leur joie et leur immense fierté au salut sont émouvantes, surtout quand nous savons tous les obstacles rencontrés tout au long du chemin! Nous célébrerons ensemble, autour d'une très belle lettre d'appui de Pierre Gauvreau, un des signataires de *Refus global*, l'aboutissement de tout ce processus.

Quelle merveilleuse aventure! Un chemin vers la liberté d'expression. Nous avons parcouru des milliers de lieux où tout nous semblait bon. Nous avons accompli plein de belles choses intérieures et nous en sommes très fières et fiers. L'exploration du corps, à l'écoute de notre cœur, voilà le bonheur. « [N]ous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération. » (*Refus global*)

Isabelle Bélanger, porte-parole du groupe « Les décrocheurs de rêves », Karine, Jolianne, Guillaume, Isabelle, Philippe, Roxanne.

Le rêve décroché

L'heureux dénouement de la première aventure ne peut me faire garder le silence sur la douloureuse expérience de la reprise en 2001.

À la fin mai 2000, au Théâtre des Cuisines, il reste à se poser de nombreuses questions sur ce travail: comment aurait-il été possible d'élaborer une démarche artistique plus approfondie? En quoi le travail avec des garçons et des hommes transforme-t-il la pratique d'animation et de création? Pour une intervenante de théâtre féministe, comment se vit la mixité, qui plus est avec des garçons dont certains ont des comportements agressifs? Comment trouver la juste collaboration avec les intervenants sociaux et pédagogiques?

Il faudrait aussi souffler et reprendre des forces. Mais, mais, mais, je ne prendrai pas ce temps et accepterai trop vite de me lancer dans une reprise de ce projet avec de nouveaux jeunes à peine six mois plus tard. Je réponds ainsi à la demande pressante d'un organisme socioculturel, pour jouer à Montréal, également dans une église avec grand orgue, mais dans un tout autre contexte, pour un festival de « l'émergence ». Il y a une belle équipe de jeunes, certains ayant participé au premier projet et aussi des nouveaux, plus de garçons, qui sont musiciens. Nous donnant un défi supplémentaire, nous confions l'écriture du nouveau scénario au jeune adulte comédien qui s'était joint à l'équipe pour les premiers « Décrocheurs de rêves » et avec qui les jeunes

aiment travailler. Mais l'équipe pédagogique de l'école le Grand Défi n'est plus engagée dans l'aventure. Cette fois, le projet dérape, et sans garde-fou. Dès le départ se produisent des comportements de violence, inacceptables pour notre équipe, des limites sont dépassées: je ne saurai pas à temps y faire face et arrêter ce processus. Alors, pour les autres femmes de l'équipe et pour moi-même, une peur insidieuse empoisonne le travail. La confiance est totalement ébranlée de part et d'autre. La crise est telle que le groupe éclate; c'est la rupture. Moins de trois mois se sont écoulés depuis le début du travail. Les conflits qui ont explosé sont restés sans solution: relations hommes-femmes, différences de générations et de classes. C'est un déchirement pour toutes et tous. Avec l'appui de l'organisme de Montréal, ils présenteront un spectacle mais dans d'autres conditions et sans le Théâtre des Cuisines.

Les Décrocheurs de rêves (Théâtre des Cuisines, 2000), présentés par des élèves de l'école le Grand Défi de Rimouski. Sur la photo: Isabelle Bélanger. Photo: Renée Corriveau.



Les leçons à tirer de cette dure rencontre sont nombreuses, et nous ne les saisissons certainement pas encore toutes. J'ai éprouvé douloureusement à quel point on ne travaille pas sans risques avec des êtres très blessés et devenus des rebelles, surtout lorsqu'on se sent trop proche d'eux, comme je l'étais. J'ai sous-évalué la difficulté qu'il y aurait à travailler avec certains, et c'est seulement après coup que j'ai vraiment compris que je ne pouvais m'engager dans ce second projet sans être accompagnée de personnes ayant une grande expérience de ce type d'intervention, sachant prévenir et endiguer les crises. Car où s'arrête la crise d'un jeune marginal en colère? où commence la création? La frontière n'est pas toujours évidente. Jusqu'où doit aller l'engagement personnel de l'intervenante théâtrale dans de tels projets? Quelles sont les motivations profondes qui nous amènent à travailler avec des personnes très fragilisées dans notre société? Avons-nous les forces physiques et psychiques pour le faire à ce moment-là? C'est ce questionnement, je le saisirai alors, que j'aurais dû faire avant d'accepter de reprendre le projet, et même avant le premier *Décrocheurs de rêves*. Sûrement un des effets les plus positifs de cette aventure fut de me faire saisir réellement dans tout mon corps à quel point est juste cette réflexion de Paolo Freire, pionnier de l'éducation populaire en Amérique latine: « La conscientisation est fondée sur le postulat que personne ne libère personne, que personne ne se libère seul, que les hommes se libèrent entre eux. »

Sans doute fallait-il la deuxième « période » de création et ces nœuds pour toucher plus à fond ce questionnement, personnel certes, mais inséparable des réflexions professionnelles dans un théâtre d'intervention. Car c'est toute notre éthique de vie qui s'y met en pratique.

L'année suivante, des personnes qui participent à mes ateliers depuis plusieurs années me demandent de cheminer ensemble dans une création. Une équipe se forme ainsi fin 2002 et après un bon temps d'exploration (à temps trop partiel à notre goût, car il faut aussi gagner notre vie), on prépare une création pour le printemps 2005 autour du thème du « conflit ». Clowns, textes classiques et originaux, masques, contes et musique seront au rendez-vous. Dans cette équipe de cinq personnes, depuis quelques années se forme avec joie, enthousiasme et rigueur une relève de jeunes comédiennes et comédiens pour un théâtre d'intervention, engagé dans les communautés et visant la transformation individuelle autant que sociale. En 2003, je propose au groupe que l'on trouve un nouveau nom, à part du Théâtre des Cuisines. Mais Vic Talbot, un complice de création dans la région depuis des années dit : « Mais *nous* sommes le Théâtre des Cuisines, issus de tes ateliers, de votre expérience féministe, de votre pratique de création collective et de théâtre dans les communautés. » Après de vives discussions, animées par Danielle Boutet, artiste interdisciplinaire et compagne de route du Théâtre des Cuisines depuis une quinzaine d'années, tout le reste de l'équipe, Rachel Soucy, Rosalie Cyr et Serge Bourque, semble d'accord sur le principe. Mais voilà que mon cœur hésite encore un peu à ce que le Théâtre des Cuisines devienne

Le Théâtre des Cuisines

Le 8 mars 1999, le Théâtre des Cuisines fête les 25 ans de sa première création, *Nous aurons les enfants que nous voulons*, directement issue des luttes féministes des années 70 pour le droit à l'avortement et à la contraception. Sa deuxième création collective en 1975, *Maman travaille pas a trop d'ouvrage*, devint un classique du théâtre féministe québécois, joué par des troupes dans des cégeps, dans les villages, étudié sociologiquement, théâtralement, etc. Depuis, le Théâtre des Cuisines a vécu plusieurs périodes de création, de stagnation, de silence, de contradictions et de séparations. Cette histoire est commune à bien des collectifs culturels et politiques, sans compter les effets néfastes du recul important de la pensée critique dans les arts et dans la société en général.

Les années 90 ont donné lieu principalement à *Si je n'étais pas partie...* Alexandra David-Neel de Solange Collin et *Trompe-la-peur blues*, solo tragiclownesque que j'ai écrit en collaboration avec Suzanne Boisvert, sur la violence et la peur vécue par les femmes et les enfants. Mais il n'y avait plus alors à proprement parler de « collectif » de création du Théâtre des Cuisines. En 2000, il y eut *les Décrocheurs de rêves*. (Sur le Théâtre des Cuisines, voir *Jeu 16*, 1980.3.)



Nous aurons les enfants que nous voulons (Théâtre des Cuisines, 1974).



Les Décrocheurs de rêves
(Théâtre des Cuisines, 2000),
présentés par des élèves
de l'école le Grand Défi
de Rimouski. Photo :
Renée Corriveau.

officiellement mixte, alors même que telle est notre pratique actuelle pour notre plus grand bonheur ! Qui n'a pas de contradictions me jette la première pierre ! Ne travaillons-nous pas sur le thème du conflit ?

En ce moment, nous sommes plongés dans la création et dans la réflexion sur « Qui sommes-nous ? ». La question de la mixité est à l'ordre du jour, certes, mais ce n'est pas la seule. Bien sûr, qu'est-ce qu'un théâtre féministe en 2004 ? Mais aussi, pourquoi un théâtre d'intervention, pour qui, où et comment ? Et quelles sont les motivations personnelles de chacun dans cette démarche ?

Nul doute que les Rencontres internationales de théâtre d'intervention ont été et continueront d'être pour nous un grand bol d'air « solid'air » pour nourrir notre démarche. **]**

Véronique O'Leary est une comédienne formée à l'École supérieure d'art dramatique de Strasbourg, chez Jacques Lecoq et auprès de comédiens et clowns issus de chez Peter Brook et Ariane Mnouchkine. Après quelques années en théâtre « régulier » et télévision, elle plonge dans le théâtre parallèle et est cofondatrice du Théâtre des Cuisines, tout en étant longtemps engagée en organisation communautaire dans des groupes de femmes. Elle anime également des ateliers de tai-chi, théâtre gestuel, voix, masques et clown.